



CABINET, CORNER 2, 2006 © SARAH GIRARD

REMANENCES

TEXTE NICOLE KUNZ PHOTOS SARAH GIRARD

Traces, lumières, rencontres, souvenirs: quand la photographie capte, enferme et libère à la fois des émotions.

Des performances urbaines aux cabinets de psychanalystes, du visage lumineux de Zahara aux brumeux paysages de campagne, les photographies de Sarah Girard parlent de traces. Celles laissées par les patients chez le psy, celles du temps qui s'incruste dans les objets banals, dans la mémoire sous forme de souvenirs persistants ou d'images évanescents d'un *no man's land*.

Classées par typologies formelles, les diverses séries créées par l'artiste en quelque dix ans sont orchestrées par une progression logique où un ensemble d'images possède déjà en germe une idée qui s'épanouit dans le groupe suivant. En découle une parfaite cohérence qui apparaît en premier lieu dans la rigueur de l'exécution et le sens du détail, perceptibles derrière chaque image et témoins d'une réflexion intellectuelle qui réinterprète le réel pour en révéler la substance au-delà du vernis esthétique.

Dans la série des cabinets de psychanalystes, Sarah Girard focalise son appareil sur la rémanence du pas-

sage d'un patient et de la parole devenue silence. Cousins élimés, accoudoirs griffés, cuirs usés, ces sièges aux bras ballants sont encore habités par les émotions, de même que les plafonds sans histoire se chargent d'anecdotes avec leurs lignes convergentes qui miment un symbole féminin, ou brisées comme une rupture.

Lorsque l'artiste associe un visage de femme à un champ opulent, elle le transforme en paysage humain rendu immatériel, par le fait même que cette rencontre fortuite ne se répètera pas. Cette trace du souvenir éphémère, à qui on n'a laissé qu'un prénom, devient emblématique en assumant le statut d'œuvre d'art. Tout comme les champs brumeux, cristallisés par la décision de la photographe de les arrêter à cet instant précis, portent en eux toutes les transformations auxquelles le temps les soumet avant et après la prise de vue.

La rémanence peut aussi être référence à d'autres artistes, explicite ou non, comme sur ce couvre-lit à peine dérangé qui rappelle les peintures de draps de Domenico Gnoli, ou encore le diptyque *Insideout* qui

met en parallèle la sculpture *Eyes* de Louise Bourgeois avec l'image d'un corps se dénudant, le visage caché; deux visions de femmes artistes sur la femme. De même *Le Portrait de Zahara*, avec sa présence magnifiée par la lumière, n'est pas sans évoquer les photos de jeunes sur la plage de Rineke Dijkstra.

Mais la trace essentielle est celle du regard de Sarah Girard qui filtre, en amont de la prise de vue finale, les infinies possibilités de cadrages et de lumières idéales afin de restituer au spectateur des compositions rigoureuses sans être rigides, un rendu précis mais sensuel des textures, de réordonner l'espace et le temps pour dévoiler une réalité pure et conceptuelle.

www.sarahgirard.net